

de la reconnaissance, et nous n'oublierons pas son dévouement.

Une longue acclamation retentit : l'oiseau-roi venait de recevoir un si furieux coup de flèche qu'il vacillait sur sa broche de fer.

Cela enflamma le courage des tireurs et tous se mirent à viser l'oiseau-roi qui, bien que souvent touché, resta pendant une heure encore à la pointe de la perche.

Les archers commençaient à murmurer, et à dire qu'on l'avait enfoncé trop fort : déjà le soleil descendait à l'horizon.

Enfin un joueur plus heureux atteignit en plein l'oiseau-roi qui tomba en tournoyant sur le gazon.

Tout le monde entoura le vainqueur pour le féliciter. La fête était finie. Beaucoup de gens se disposaient à partir.

L'oncle de Cécile avertit ses invités que l'heure du souper était sommée depuis longtemps, et qu'ils avaient à le suivre sans retard à la ferme.

Le père Couterman, prévoyant bien qu'il pourrait s'attarder à souper, chargea un de ses amis, Vervliet, d'annoncer à sa femme qu'Urbain et lui ne rentreraient probablement que très-tard, vers dix heures; qu'elle ne devait donc pas s'inquiéter.

Chemin faisant ils rencontrèrent Blaise. On le félicita de sa courageuse action, mais il répondit à peine; il paraissait de très-sombre humeur, quoiqu'il n'eût aucune lésion.

—Tu dois avoir faim, j'en suis sûr, dit l'oncle de Cécile. Viens avec nous, j'ai soin qu'on ne te laisse manquer de rien et qu'on te serve à boire tant que tu voudras. Tu feras kermesse à la cuisine avec mes domestiques.

Déjà un certain nombre d'amis et de connaissances étaient réunis à la ferme. Aussitôt les présentations commencèrent. Urbain et Cécile durent recevoir les félicitations de chacun des invités et répondre à leurs protestations d'amitié et de sympathie.

Quelques minutes après, ils étaient assis, au nombre de plus de vingt, autour de la grande table.

Les mets furent nombreux et abondants : boudins, rôtis de veau, gigot de mouton, poulets, jambon et riz au lait doré au safran.

Pendant longtemps on but du faro et du lambic, puis on passa au vin de Bordeaux et au vin blanc de Tours. Tant que l'on mangea, la conversation languit; les plats immenses sortaient de la cuisine et disparaissaient en un clin d'œil. Mais une fois que des six énormes poulets il ne resta plus que les carcasses dénudées, on commença à fêter plus vivement les bouteilles, et les langues se délièrent.

Chacun voulait boire à la santé des fiancés. On vanta la beauté et la gentillesse de la cousine Cécile, la bonté et l'activité du futur cousin, et l'on fit pour eux les plus ardents souhaits de bonheur. Puis les plaisanteries allèrent leur train, et l'assistance éclata de rire. Un jeune parent de Cécile chanta une chanson de noce, dont les paroles, quoique depuis longtemps connues de tout le monde, firent perler une larme dans l'œil de plus d'un convive.

Marc était oublié comme s'il n'avait jamais existé. La gaiété régnait sans partage. Le cœur de Cécile battait d'orgueil et de bonheur; car tout ce qui se faisait et se disait là, était en l'honneur de son fiancé.

La chaleur du vin semblait rendre aux vieillards la vivacité de la jeunesse, et réveiller leurs plus agréables souvenirs. Tout le monde était heureux.

Néanmoins, le père Couterman disait déjà qu'il se faisait tard, et qu'il devrait bientôt quitter la compagnie. Il avait promis à sa femme de rentrer vers dix heures, et il en était plus de neuf.

Cécile qui, suivant sa coutume, devait passer les trois jours de fête à la ferme de son oncle, ne retournait pas ce soir-là à D'worp; aussi tâcha-t-elle de retenir son fiancé le plus longtemps possible; car elle sentait bien qu'après son départ il n'y aurait plus de joie pour elle.

Le meunier, qui peut-être avait bu un coup de trop, s'efforça aussi de retenir le père Couterman, mais enfin il se leva en déclarant que rien au monde ne le ferait rester plus tard.

—C'est bien, dit le père Reosens, vous pouvez partir si vous voulez, moi je reste. *Il fait trop gai ici.* Ma femme sera encore levée : veuillez lui dire en passant que je couche ici, chez mon frère. Demain, au point du jour, je serai de retour. Elle grognera bien un peu, mais jusqu'à présent je n'en suis pas mort.

On échangea de fortes poignées de mains et Cécile rappela à son fiancé sa promesse de revenir le lendemain de bonne heure.

Dans la cuisine, Urbain appela son valet de ferme mais on lui dit que, depuis plus d'une heure, Blaise était parti pour aller boire un dernier verre au *Cygne*.

Cela les embarrassa, et Urbain voulait retourner dans la salle du festin pour attendre Blaise; mais le vieillard déjà mécontent parce qu'il était si tard, répondit qu'il valait mieux aller le chercher au cabaret.

A peine avaient-ils fait quelques pas hors de la ferme qu'ils virent leur valet se glisser hors du taillis comme un voleur et venir dans le chemin.

—Que fais-tu là ? d'où viens-tu ? demanda le fermier étonné.